

Nos corps dans leurs tombeaux se changent en atômes.
 Ils ne se traînent plus comme de vains fantômes,
 Mais ils vont, déliés, invisibles, subtils,
 Ils vont dans l'herbe molle et dans l'or des pistils,
 Dans l'arbre aux verts rameaux qui nous prête son ombre
 Dans les fleurs que partout l'été sème sans nombre.
 Ils germent dans les blés qui couronnent les champs,
 Et l'oiseau les aspire en modulant ses chants.
 Ainsi vivra toujours, peut-être, la matière.

.....
 Suivons la foule. Allons, mon fils, au cimetière

Quel calme saisissant ! Combien dorment ici
 Qui nous aimaient beaucoup, que nous aimions aussi !
 Ils ont brisé leur chaîne et c'est la délivrance.
 Leur plaisir est fini, finie est leur souffrance !
 Fini le rêve aimé qui devait l'avenir !
 Finis l'ivresse folle et l'amer souvenir !
 Ils vinrent en ces lieux, sur les feuilles jaunies,
 Voir les tombeaux fermés après les agonies.
 Ils lurent quelques noms, prièrent à genoux,
 Songèrent un instant sans doute, comme nous,
 A la fragilité de toute vie humaine !
 O jour de deuil sacré que chaque automne amène,
 Tu le proclames haut, la mort est sans merci !

.....
 Quel calme saisissant ! Combien dorment ici !

Prions pour tous. Qui sait où trouver l'innocence ?
 Attend-elle son juge en la magnificence,
 Sous ce marbre orgueilleux qu'on entoure là-bas,
 Ou dans le dénûment, loin du bruit de nos pas,